

Mes fous

JEAN-PIERRE MARTIN

Mes fous

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1667.5

© Éditions de l'Olivier, 2020.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

I

Depuis que j'ai arrêté les antidépresseurs, me dit Laetitia, j'aime bien mon disque dur. Je vois des femmes enceintes au ventre transparent d'où sortent par le nombril des milliers de cerfs-volants. Ça se passe à Pompéi pendant l'éruption du Vésuve. Toutes ces femmes s'envolent dans la baie de Naples, elles échappent au désastre, et j'ai encore bien d'autres visions.

J'ai mis des points, des virgules, mais Laetitia ne respire pas. Elle me parle maintenant de la paix. Veut la paix dans le monde, rien que la paix. Hausse le ton. Me voudrait tout à elle. À cette paix. Flux incessant. Se fout des affaires courantes. L'affaire courante, c'est elle-même. Ne supporte pas une présence diffuse. Laetitia parle, je tends l'oreille, je décroche, je divague autour d'elle. Mon attention malgré moi reste flottante. Cependant l'indifférence m'est impossible. Les ongles, leur longueur effrayante, ne m'impressionnent pas. J'en ai vu d'autres.

Je viens de la croiser. Elle déboulait, perchée sur des talons très hauts qui la faisaient se déhancher, elle appelait au secours en interpellant les passants pressés. Je n'ai pas su l'ignorer. J'ai pensé à Constance.

Où es-tu en ce moment, Constance ? Je perds souvent ta trace. J'ai peur. Je t'imagine marchant comme moi, errant plutôt, dans les rues de la ville, ou pieds nus au bord de la mer. Le ressac t'apaise, je le sais, et la souplesse du sable qui masse les pieds, et le vent que d'autres excite, toi, il te berce, et à chaque fois que je pense à toi, je pleure.

Vous m'écoutez ? me dit Laetitia en faisant cligner ses faux cils. Sa tête tient assez bizarrement sur son corps, elle la penche un peu trop, elle la hoche, elle se cabre, se tourne. Un grand rire la secoue. Sa façon de tenir le coup est précaire.

Mais non vous ne m'écoutez pas, vous êtes ailleurs, comme tout le monde, comme tous les autres... Laetitia et moi, nous sommes maintenant assis l'un en face de l'autre, à la terrasse d'un café qui borde la Saône. Elle a raison. Je suis ailleurs.

Vous savez, continue Laetitia, je suis très sensible moi, je perçois tout. Vous êtes pressé peut-être ? Beaucoup de travail, hein ? L'autre jour je ne savais pas où aller je suis entrée dans une église, le curé a été très gentil. Une autre fois c'était une religieuse. J'entends des voix dans les églises et aussi sur les quais au bord des rivières, les poissons me disent leur malheur, j'ai tout mon temps moi, je ne travaille pas, enfin si je travaille le chant. Mon père est en HP, ma sœur s'est suicidée, ma mère est au bord du suicide, j'ai des antécédents, j'aurais bien aimé avoir une chambre plus tard quand je serai vieille, dans très longtemps, tout à côté d'eux

dans un hospice, en attendant je chante, je vais enregistrer un album.

Elle parle beaucoup, je résume.

Au mot « chant », j'ai sursauté. Et aussi au mot « album ». Je crois savoir à quel point certains schizophrènes, ceux qu'on appelle ainsi, ont envie de chanter. Le chant leur paraît un remède. Comment Laetitia n'aurait-elle pas envie de faire entendre sa voix sur les ondes, de s'insinuer dans le tympan intime des familles, de s'immiscer dans les chambres célibataires, de pénétrer dans tous les lieux où elle n'a aucun accès ?

Il a bien fallu que je lui dise au revoir. Au revoir n'est pas un vain mot. Je lui ai donné mon courriel. Mon téléphone, non, je sais trop à quel point ça peut être dangereux, le téléphone. Je le sais en particulier à cause de Constance. Laetitia vient de s'ajouter à ma liste compassionnelle, mais seulement dans la catégorie courriel.

Avant de rentrer chez moi, j'ai fait un grand détour. Quand Sylvain m'a mis en arrêt maladie, je lui ai dit : « J'aime marcher, j'aime nager, il n'y a que ça qui m'apaise, faut que je bouge mon sac de peau.

– Marche si ça te fait du bien, m'a dit Sylvain. Marche tant que tu veux, nage autant que possible, dans ton cas, l'exercice physique est fortement recommandé. »

Sylvain est quasiment un ami. Au cas où j'aurais des amis. Il sait presque tout sur moi. Quand j'ai des problèmes, je

vais voir Sylvain, et récemment, ils ne se sont pas arrangés, mes problèmes.

*

Sylvain, il y a un mois, m'a trouvé dans un état, je ne sais plus l'adjectif qu'il a employé, un mot banal – en gros, un drôle d'état. J'aime bien ça chez lui : pour les troubles de l'âme, il n'emploie jamais des termes convenus. Il sait qu'en gros là-dessus on ne sait rien. Il m'a dit aussi : Tu souffres d'une empathie excessive.

Ce n'est pas moi qui lui ai demandé un arrêt, c'est lui qui m'a dit : Arrête-toi.

Arrêter, ce mot m'a plu. Ma vie jusqu'à présent a passé comme un tourbillon.

« C'est certainement l'état dans lequel est ton père qui a créé en toi une mélancolie, comment dire, par ricochet. J'emploie le mot mélancolie au sens le plus courant. Je ne sais pas comment dire autrement. Tu m'as souvent parlé de ton père, Sandor. Tu l'admirais et maintenant, tu le vois s'effondrer. C'est dur, forcément. Il y avait déjà Constance. Tu étais déjà possédé par Constance. Et maintenant, c'est ton père. T'as forcément l'impression d'un chaos. D'autant que tu te mets trop facilement dans la peau des autres. Préserve-toi, Sandor. Résiste. Tâche de fréquenter des gens joyeux, équilibrés, des types ou des femmes qui te sortent la tête de l'eau, elle est pire que la semaine dernière, ta tête, fais attention, ne regarde que des films drôles, des séries comiques, un peu

d'alcool ça fait pas de mal, deux ou trois verres par jour, et puis remets-toi à fumer s'il le faut, et même, tiens, un peu de cannabis. Si tu veux des neuro, no problemo. » J'ai fait signe que non. Quand il m'a conseillé de ne regarder que des films drôles, moi qui aime surtout ceux de Lars von Trier, et plus que tout autre *Melancholia*, j'ai pensé à ma tante Jade que je n'ai vue qu'une fois, dont on ne parlait jamais, elle m'avait emmené voir un Marx Brothers, elle ne pouvait voir que ça, ma tante Jade, des Marx Brothers, peu de temps avant de se suicider.

*

Après Laetitia qui avait occupé une bonne partie de mon après-midi, j'ai longé la Saône, le soir tombait, il fallait faire quelque chose contre cette fatalité, je n'avais pas assez marché, j'ai grimpé à grandes enjambées jusqu'au plateau pour me fatiguer, c'est une rude montée, j'étais essoufflé mais ma tête bouillait encore, je comptais prendre le bus pour la piscine de Caluire, lorsque j'ai vu le fou météo. Dédé est en quelque sorte un ancien de ma liste compassionnelle. Autrement dit, je suis son habitué. S'il ne me voit pas pendant une semaine, il se demande ce qui m'arrive.

Dès qu'il m'a aperçu, Dédé le fou météo, il m'a harponné depuis le trottoir d'en face. Je suis une de ses cibles favorites. « Ah te voilà, Sandor, c'qu'il fait chaud, me dit-il en s'épongeant le front. C'qu'il fait chaud c'est pas croyable des

températures comme ça, on n'en peut plus. » Avec comme toujours des gestes d'Arlequin. Il me sait à chaque fois captif, c'est pour ça qu'il continue à me héler. À présent, il ne lui reste plus qu'à traverser la rue, ça y est, il vient vers moi, moi qui suis planté à cet arrêt d'autobus, moi qui vais à la piscine, histoire de me laver l'esprit. Le voici maintenant arrivé à ma hauteur, me disant bonjour comme à un vieux copain. Du reste, même si son monologue est attendu, il est éminemment sympathique. Il passe sa vie à broder sur le temps qu'il fait. Aujourd'hui, c'est sur l'anticyclone. Il en connaît un rayon. Pendant ce temps, j'arpenne le trottoir machinalement, il me suit, on se déplace légèrement ensemble, on s'éloigne en cadence de l'arrêt de bus, et voilà que le bus passe sans s'arrêter. Il me l'a fait louper, putain de bordel de merde. Je le lui dis. Je voulais nager, moi. Faire mes longueurs. M'épuiser pour me reposer. Ne plus penser à mon père, à Constance. M'échapper de la frénésie urbaine. Dédé est confus, il s'excuse, je regrette déjà mon reproche et comme pour me consoler, il continue son spectacle, s'éponge le visage en pestant sur la canicule. Gestuelle parfaite. De mon côté le cœur n'y est plus, le prochain bus est dans vingt minutes, je prétexte une course. De peur de l'avoir blessé, je lui fais un grand signe amical. Salut, Dédé. Il me sourit avec chaleur. À bientôt, Sandor ! Je lui promets que la prochaine fois, j'aurai le temps de boire un pot. C'est moi qu'invite ! qu'il me dit. Il habite le trottoir. Il attend son homme. Je ne suis pas toujours à la hauteur.

*

À la piscine, je croise à chaque fois les inséparables. C'est ainsi que je les appelle. Ce sont des habitués. L'un, encore vaillant, marche avec une relative aisance. L'autre, corps douloureux, avance à tout petits pas. Sous la douche, ils chantent de conserve, puis ils vont jusqu'au bord du bassin. L'un aide l'autre à se mettre dans l'eau. Ils se tiennent tous les deux à la même planche et nagent ensemble. Le plus valide impulse le mouvement, en se réglant sur le rythme de l'autre à demi perclus. J'aurais envie d'en savoir plus à leur sujet.

J'ai fait mes longueurs, un kilomètre, je compte, c'est comme une prescription, il y a un vieux maître nageur assez branque, un ancien militaire, il a fait l'Indochine, il se croit encore dans les paras, il nous encourage à l'épuisement. Les corps se frôlent, parfois ils se touchent ou se cognent.

Juste avant de rentrer chez moi, comme tous les jours, un type posté à l'angle de la rue devant le dépanneur. On n'a pas envie de lui adresser la parole. Il boit des bières en permanence, crache toutes les deux minutes, ses écouteurs vissés aux oreilles. Le plus souvent, il semble ignorer les passants. Tout à coup, il les invective d'une voix à la fois violente et sourde. Surtout les femmes. Aujourd'hui, il est mutique. Je suis rentré chez moi pour lire *Journal d'une schizophrène*. Ennuyeux. Malgré ça, je n'ai pas réussi à m'endormir. J'ai pensé à Constance. Mais aussi plus encore, cette nuit-là, à mon père.

*

« Quand est-ce que tu reprends le travail, Sandor ? » m'a demandé hier Mathias, mon DRH. On a fait Sciences Po tous les deux, et après, l'Essec. Ça crée des liens.

« Je ne sais pas, Mathias. J'ai vraiment besoin de repos.

– T'as une drôle de voix, Sandor. Une voix un peu éteinte. Toi qui es si animé d'habitude ! Toi qui nous donnes la pêche à tous, même dans les moments durs ! C'est pas un burn-out au moins, Sandor ?

– Non pas du tout, rassure-toi, Mathias. Je marche, je nage, il faut que je fasse le vide quelque temps et après quand je reviendrai, tu verras, Mathias, je serai régénéré, et plus boute-en-train que jamais. »

Avec Mathias, on n'arrête pas de se dire : Mathias, Sandor, on se raccroche à nos prénoms, ça doit nous rassurer, ça met un baume d'affection dans nos relations qui se tiennent quand même dans le cadre de l'entreprise, et sinon peut-être que, et même sans doute, on s'engueulerait.

Je crois bien que jusqu'à présent je mettais Mathias dans mes amis. Quelle naïveté. À bien y réfléchir, je n'ai pas d'amis. À qui est-ce que je peux vraiment raconter ce que je vis ? À qui pourrais-je confier cette manie que j'ai depuis quelque temps d'observer les fous et d'en faire quasiment mon activité principale ? Qui, à part Sylvain peut-être, comprendrait cette obsession qui me pousse à repérer partout les symptômes d'un délire général ?

En fait, je crois savoir que je ne reprendrai jamais le travail. La vérité c'est que je l'ai pris en horreur, mon travail. Et particulièrement les réunions. J'ai un problème de lucidité. Je vois trop les masques, les simagrées, les sourires postiches, la mélancolie sous les poses. Les petits hommes qui se prennent pour quelqu'un. Les surimportants qui pontifient. Ils sont presque tous directeurs : directeur prospective, directeur international, directeur innovation et partenariats... À moins qu'ils ne se présentent directement en anglais : Business Process Improvement Manager, Global Brand Manager, Director of Blockchain Engineering... Bientôt, en chinois. Ça vous pose son homme global. Dans les derniers temps, je mettais des lunettes noires pendant les réunions. Ça filtrait un peu. Personne ne me faisait de remarques. Je ne sais pas jusqu'où j'aurais pu aller. On est assez libres, en fait. Plus qu'on ne croit. Ils ont dû se dire que j'avais les yeux fragiles. C'est vrai en un sens. J'ai pensé porter un béret, puis je me suis dit qu'il valait mieux quitter ce Titanic.

Maintenant, j'ai l'impression étrange de travailler à ma manière.

Depuis que je suis en congé maladie, je marche dans la ville comme jamais. Pour la première fois, je prends mon temps. Je marche dans la ville et j'observe, je note, j'étudie. J'étudie la folie. Je fais des études parallèles, de la médecine sauvage. Si ça me fait du bien ou du mal, mon empathie pour les désaxés, je ne sais pas, si ça m'enfoncé davantage

ou si ça me sort du trou, l'avenir le dira peut-être, si j'ai encore un avenir.

Aujourd'hui, j'ai tâché de suivre le conseil de Sylvain, je suis allé voir le dernier film de Woody Allen. Il me fallait prendre le métro. Sur le quai, assise à côté de moi, une femme me regarde avec insistance. Regarder n'est pas le mot. Me dévisage, me scrute, me sonde et considère notre impossible relation. Visage masculin, corps massif vêtu d'une robe à fleurs comme celles qu'on trouve sur les marchés de village, grosses chaussettes, baskets.

J'entre dans la rame, elle reste vissée sur son siège, j'ai cru qu'elle allait me suivre, ça aurait été l'événement de la journée, je l'aurais questionnée, j'imagine la scène, je me vois avec elle en train d'essayer de comprendre, quand entre deux stations un type lance à la cantonade, mais tout de même dans ma direction : « Vous êtes pas prêts pour la mort vous êtes pas prêts à mourir eh oui malheureusement toujours pareil vous êtes pas prêts pour la mort pas d'orgasme enfin une fois tous les vingt ans. Tous des clochards tous des cloches. » Impossible de fuir son regard. En sortant du wagon, je me retourne et ne peux m'empêcher de lui faire signe. Il me dit : « Tchao. »

Le film de Woody Allen ne m'a pas détendu. Il était triste, finalement. Je suis revenu en charpie. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai lu *La Fêlure* de Francis Scott Fitzgerald. Depuis que Sylvain m'a arrêté, je me remets à lire.

Le Livre des hontes
Grand Prix de la critique
Seuil, 2006
La Honte, Gallimard, « Folio », 2017

Éloge de l'apostat
Seuil, 2010
Le Livre de poche, 2013

Les Liaisons ferroviaires
Champ Vallon, 2011
J'ai lu, 2013

Queneau losophe
Gallimard, 2011

*Les Écrivains face à la doxa, essai sur le génie hérétique
de la littérature*
Corti, 2011

L'Autre Vie d'Orwell
Gallimard, 2013

La Nouvelle Surprise de l'amour
Gallimard, 2016

Real book, autopianographie
Seuil, 2019

La Curiosité, une raison de vivre
Autrement, 2019